

MON SAUSSURE

Eugenio Coseriu †

Eberhard – Karls-Universität Tübingen

Texte rédigé par Jean-Pierre Durafour¹
Eberhard – Karls-Universität Tübingen

1 Un linguiste bien connu, se demandant, il y a quelques temps, ce qu'il devait à ses maîtres et à d'autres linguistes, arrivait à la conclusion que, finalement, il leur devait assez peu, qu'il avait trouvé chez d'autres surtout la confirmation de ses propres intuitions ou bien encore l'occasion de délimiter par opposition sa propre conception. Et en se référant en particulier à Saussure, il avouait qu'il avait mis assez de temps à abandonner la distinction *langue – parole*. Il s'agit là, sans doute, dans ce témoignage, de la description succincte du processus de la formation d'une conception dans le domaine des sciences de l'homme, puisque ces sciences se fondent en dernière analyse sur le « savoir originaire » que l'homme, chaque sujet humain, a de soi-même et de ses propres activités libres. De la même manière que l'on tend souvent à oublier que telle ou telle idée, que l'on tient maintenant pour intimement sienne, nous vient en vérité des autres, on a, inversement, bien souvent l'impression de ne trouver chez l'autre que la confirmation de ses propres intuitions ; mais c'est précisément cette confirmation explicite qui est le fait primaire dans la formation d'une conception qui a toujours lieu à partir des intuitions, du passage de la connaissance intuitive à la connaissance réfléchie, du *Bekannt* au *Erkannt*. Et s'il en est ainsi, je me demande s'il est possible d'abandonner tout simplement une distinction telle que la distinction entre *langue* et *parole*, fondée, elle aussi, sur la connaissance originaire des sujets humains, dans ce cas des sujets parlants : ce qui est possible, c'est donc tout au plus d'en corriger l'explicitation.

Pour ma part, j'adopte ici une autre attitude : je suis prêt à reconnaître que tout ce qui peut être valable dans mes écrits et mes recherches en tant que conception et méthode procède d'autres linguistes et d'autres philosophes du

langage en vertu d'un processus dialectique de synthèse, dont la pierre de touche a été la réalité du langage telle qu'on la connaît à travers l'introspection et l'observation réfléchie ou herméneutique. Dans ses traits essentiels, je considère ma conception comme la tentative de concilier – par rapport à la réalité même du langage – Saussure et Humboldt sur le fond de suggestions qui me venaient de Pagliaro, de Hjelmslev, de Sapir, de Menéndez Pidal et, sur un autre plan (philosophique et épistémologique), d'Aristote, de Leibniz, de Vico, de Hegel et de Croce, surtout d'Aristote et de Hegel. Et, en général, mon principe dans l'interprétation de toutes ces suggestions et pour leur intégration dans une conception philosophique et linguistique unitaire du langage a été celui d'accorder ma confiance aux auteurs interprétés, de ne pas supposer d'avance leur mauvaise foi, car toute conception et toute thèse formulée se fondent toujours sur une intuition juste, qui contient son noyau de vérité, en dépit des possibles déviations et partialisations qui peuvent survenir lors de l'explicitation de cette intuition. Ma conviction est que le but de toute science, c'est de dire « les choses telles qu'elles sont » (τὰ ὄντα ὡς ἔστιν λέγειν) et que tous les chercheurs dignes de ce nom poursuivent ce même but, même si toute explicitation devient pour des raisons contingentes et à cause des conditions de la recherche une partialisation qui doit être complétée par d'autres explicitations. Tel est le critère herméneutique que j'ai toujours appliqué – et, en un sens, en premier lieu, – à la pensée de F. de Saussure. Ainsi ne faut-il pas repousser une explicitation, mais au contraire, toujours et d'abord, se demander dans quel sens elle est valable. Par exemple, il convient non pas d'affirmer que l'on peut dissocier *signifiant* et *signifié* (Saussure le savait bien aussi), mais chercher à comprendre dans quel sens réel, on ne peut pas les dissocier. Et la réponse est alors que la langue est un système de signification (*Bedeutung*), que c'est à ce niveau que le signifié est signifié et non la désignation (*Bezeichnung*), et que c'est à ce titre que le signifié est inséparable du signifiant. De la même manière, on ne doit pas non plus repousser comme absurde l'affirmation selon laquelle le changement linguistique est extérieur au système, mais se demander dans quel sens cette affirmation est valable. Cette même attitude d'esprit est aussi requise lorsqu'il s'agit d'apprécier une conception scientifique tout entière. Par exemple, au sujet du structuralisme, il convient de se demander dans quel sens il est valable, c'est-à-dire se demander ce que, *en raison même de ses attendus épistémologiques, théoriques et méthodologiques*, il est *en mesure de faire* et ce qu'il *ne peut pas faire* (ce que nous avons appelé, en espagnol, *Alcances y límites*, et en allemand, *Leistung und Grenzen*).

Par ailleurs, mon attitude envers Saussure n'a pas toujours été comprise dans son sens véritable. On a affirmé que je faussais la conception saussurienne,

que je la critiquais d'un point de vue externe, que je niais son originalité et sa valeur, que je prétendais la banaliser. S'il en a été ainsi, la faute m'en revient, car, à partir d'une certaine époque, j'ai cessé d'expliquer l'attitude que je prenais envers Saussure, notamment j'ai cessé de signaler que j'étais toujours en train de penser et de conduire mes recherches à *partir de* Saussure, dans les voies qu'il avait ouvertes. En fait, ceux qui m'ont adressé ces critiques ont commis, par ma faute aussi, une erreur de perspective : ils n'ont pas vu que mon but n'était pas de faire une analyse de la pensée saussurienne ni de faire une exégèse de son œuvre. Ce qui est vrai, c'est que Ferdinand de Saussure n'a cessé pour moi de jouer le rôle d'un guide, n'a cessé d'être dans mes recherches un modèle à suivre pour appréhender et étudier l'objet de la linguistique, langage et langues. Je n'ai cessé, en effet, de me proposer d'établir dans quel sens les grandes distinctions saussuriennes sont indispensables pour toute linguistique « réaliste », c'est-à-dire respectueuse de la réalité du langage.

2 *Mon Saussure*, c'est donc le Saussure des grandes distinctions du *Cours de Linguistique Générale*, celles qui ont déterminé le développement et le progrès de la linguistique du XX^e siècle, non seulement de la linguistique « saussurienne », mais de la linguistique tout court, et même de la linguistique qui, apparemment, ignore ou nie Ferdinand de Saussure. Dans quel sens donc les grandes distinctions de Saussure sont-elles indispensables ? Comme on le sait, les distinctions saussuriennes sont en premier lieu des distinctions méthodologiques, qui ont pour but de délimiter l'objet de la description linguistique synchronique systématique. C'est en appliquant rigoureusement ces distinctions dans leur sens réel (et propre), tout en leur ajoutant ou en adoptant d'autres distinctions que ces distinctions primaires impliquaient ou rendaient nécessaires, que je suis parvenu à délimiter en tant qu'objet primaire de la linguistique structurale la *technique libre de la langue fonctionnelle au niveau du système des fonctions et des oppositions*. Par cette délimitation du système de la langue trouvaient pour moi leur justification et la phonologie fonctionnelle (déjà existante) en tant que paradigmatique et syntagmatique du plan de l'expression et, au plan du contenu de la langue (signifié), fondées selon le même sens, proprement saussurien, la grammaire ou la syntaxe fonctionnelle ainsi que la sémantique lexicale fonctionnelle (lexématique).

Les distinctions indispensables pour parvenir à la langue comprise comme un système homogène de signification ont été les suivantes :

- a) la distinction entre trois niveaux du langage et de la « technique » linguistique (ou savoir linguistique) : *le niveau universel de l'activité de*

parler en général, le niveau historique des langues et le niveau particulier ou individuel des discours ou des textes. A chacun de ces trois niveaux correspondent respectivement trois types de savoir linguistique : le savoir élocutionnel (savoir parler en général), le savoir idiomatique (savoir parler telle ou telle langue) et le savoir expressif (savoir construire tel ou tel type de discours) ;

- b) la distinction entre les « choses » et le langage (désignation et signification), c'est-à-dire entre la connaissance des choses (ou du « monde ») et la connaissance du langage. Saussure, lui-même, entrevoit cette distinction lorsqu'il oppose, dans sa théorie du signe, le signifié à la référence externe ;
- c) la distinction entre métalangage et « langage primaire » ;
- d) la distinction entre diachronie et synchronie ;
- e) la distinction entre discours répété (le « reported speech » de R. Jakobson) et technique libre ;
- f) la distinction entre architecture et structure de la langue historique ou variété (diatopique, diastratique, diaphasique) et homogénéité (syntopique, synstratique, symphasique). A la langue historique comprise comme un ensemble complexe de dialectes (variété diatopique), de niveaux de langue (variété diastratique) et de niveaux de style de langue (variété diaphasique), j'ai opposé, suivant en cela les suggestions de D. Jones et de Z. Harris, la langue fonctionnelle, comprise comme une langue unitaire de ces trois points de vue, comme le système ponctuel délimité chaque fois comme homogène ;
- g) la distinction entre trois niveaux techniques du savoir idiomatique : la norme de réalisation (le système matériellement réalisé, ce qui est devenu comme tel tradition), le système de distinctions et d'oppositions (système « de possibilités » comme ensemble fonctionnel de « modalités d'agir ») et, au dessus du système, le type linguistique, compris comme l'ensemble cohérent des catégories fonctionnelles et des types de procédés matériels.

Mais en faisant de telles distinctions, on laisse méthodologiquement de côté tout ce qui dans le langage ou l'activité de parler ne correspond pas au système homogène d'oppositions, à savoir : le savoir élocutionnel et le savoir expressif, la connaissance des « choses », le métalangage (l'usage métalinguistique), le discours répété, l'architecture ou la variété de la langue historique et les niveaux de la norme et du type linguistique. Par ailleurs, dans le même temps, en considérant les langues (suivant en cela Pagliaro) comme une

« technique », comme un savoir faire forgé par notre activité expressive, dont l'homme doit l'existence et la pratique à l'intuition en tant que source primordiale de la connaissance³, en considérant, ensuite, le système de la langue comme un système de possibilités⁴, en considérant, enfin, la dimension sociale du langage comme appartenant en premier lieu non pas à la masse, mais aux individus, ou, plus exactement, comme appartenant à l'altérité immanente, qui est un trait essentiel de chaque individu⁵, je suis parvenu i) à concevoir les structures linguistiques non comme des structures statiques, mais comme des structures dynamiques (en tant que modes d'agir), ii) à justifier dans le savoir linguistique d'un même sujet parlant la coexistence de systèmes idéalement diachroniques (cf. le problème de l'identité diachronique pour Saussure) ainsi que iii) à interpréter dynamiquement la synchronie comme *fonctionnement de la langue* et la diachronie comme *évolution de la langue*, déprenant ainsi ces deux notions de leur interprétation traditionnelle strictement temporelle (projection synchronique en un moment donné / ligne diachronique entre plusieurs moments).

Ainsi peut-on constater qu'à strictement parler, mon travail de linguiste s'est déroulé dans un cadre saussurien, bien qu'il ne s'agisse pas d'un saussuréalisme « orthodoxe », c'est-à-dire d'un saussuréalisme compris comme une simple répétition, confirmation et application de la pensée de Saussure, mais bien d'un saussuréalisme dynamique, entendu comme une conception nouvelle qui permet et suggère des développements divers de cette même pensée. C'est dire qu'en vérité – ainsi que je le suggérais plus haut – tout mon travail linguistique a eu lieu *avec* Saussure, non *sans* Saussure ni *contre* lui.

3 Néanmoins, et d'accord en cela avec Gabelentz, pour qui la tâche de la linguistique en tant que science du langage est d'expliquer la parole ou, mieux, l'activité de parler, il m'est apparu dès le début nécessaire de faire entrer dans le cadre d'une *linguistique intégrale* ce que la linguistique structurale élimine ou met entre parenthèses par les distinctions qu'elle opère, une linguistique intégrale dont la linguistique structurale n'est ainsi qu'une partie, bien qu'une partie essentielle, la seule qui ne peut manquer. Faut-il rappeler ici que de l'activité de parler, la langue n'explique pas tout ? Car si la langue est tout entière contenue dans l'activité de parler, cette activité ne peut pas être ramenée dans sa totalité, sans réductionnisme, à la langue, à l'*actualisation* de la seule langue. C'est la raison pour laquelle je considérai dès le début de mes recherches que ce que la linguistique avait à expliquer était l'activité de parler en tant que fondée dans le *savoir linguistique* qui dans cette activité se

manifeste et qui ne peut être en aucun cas réduit au seul savoir que nous avons appelé plus haut le *savoir idiomatique*. Étudier dans le cadre d'une linguistique intégrale, l'activité de parler implique donc de récupérer les savoirs et les domaines que la linguistique structurale laisse méthodologiquement de côté. Cette conviction m'a conduit à proposer une science de la «connaissance des choses», une *linguistique squéologique* (du grec σκεῦος, «choses»), dont l'objet est précisément la contribution de la connaissance du monde à l'activité de parler, et dont les études de ce que l'on appelle depuis quelques années la *sémantique cognitive* ne représente qu'une partie. En ce qui concerne le métalangage, je mentionnai également la nécessité d'une *grammaire de l'usage métalinguistique* et l'étude de ses normes. Relativement au *discours répété*, je préconisai une linguistique comprise comme l'étude de ses types généraux et comme la description systématique des discours répétés appartenant à des traditions linguistiques déterminées. Concernant l'architecture de la langue historique, je distinguai quatre disciplines synchroniques possédant chacune son objet propre : une discipline des *homogénéités* (système et norme du point de l'expression et du contenu aux différents plans de la structuration linguistique, incluant la phonologie et la sémantique lexicale structurale) et trois disciplines de la *variété* en tant que telle (la *dialectologie*, la *sociolinguistique* et la *stylistique de la langue*). Finalement, et pour la même langue fonctionnelle, je proposai dès 1952 une *linguistique de la norme* et, plus tard, une *typologie linguistique*. Par ailleurs, réintroduisant le sujet parlant dans la problématique linguistique (linguistique appliquée), je conçus une *déontologie linguistique* (étude de la correction et de l'exemplarité idiomatiques), une théorie de la formation des normes d'exemplarité, une théorie de la politique linguistique et de sa planification, et finalement, je proposai une théorie de la traduction. Concernant la diachronie, toutes mes réflexions me conduisirent à reconnaître, en accord avec Menéndez Pidal, *l'histoire linguistique* (en opposition à la *grammaire historique*, qui étudie diachroniquement un seul système idéalement homogène) comme la forme par excellence de la linguistique intégrale, laquelle englobe la description synchronique tout en considérant le langage dans tous ses rapports. Ainsi m'est-il permis de dire une nouvelle fois que si j'ai cherché à dépasser Saussure, cet effort s'est accompli non *contre* Saussure ni *sans* Saussure, mais toujours *avec* lui.

Un dernier mot, maintenant, relatif à la mise en perspective historique des distinctions formulées par Ferdinand de Saussure. Comme je l'ai déjà mentionné, je considère ces distinctions comme réelles, inhérentes à leur objet et fondées sur les intuitions des sujets parlants. Mais plus important encore à ce propos est le fait – ainsi que j'ai essayé de le montrer – que d'autres penseurs

avant Saussure ont eu conscience de ces distinctions. Bien évidemment, il ne s'agissait pas pour moi, dans cette considération historique, de rechercher l'influence que la pensée des prédécesseurs de Saussure avait pu avoir sur lui, mais bien tout simplement de mettre au jour le fait que ces formulations antérieures étaient autant d'expressions individuelles, autonomes, relatives à une vision *partagée* du langage. Ainsi, du point de vue historique, est-il juste d'affirmer que Saussure est non seulement un point de départ, mais aussi un point d'arrivée : à Saussure revient, en effet, le grand mérite d'avoir réalisé la synthèse de ce qui avant lui n'était que *disiecta membra* ; par ailleurs, c'est grâce à la synthèse saussurienne que nous autres linguistes avons fait nos premiers pas.

Tableau synoptique des distinctions cosériennes

parler en général.	a) <u>langues historiques</u>	(discours)
	b) <u>langage</u>	(choses)
	c) <u>langage primaire</u>	(métalangage)
	d) <u>synchronie</u>	(diachronie)
	e) <u>technique libre du discours</u>	(discours répété)
	f) <u>langue fonctionnelle, structure</u>	(langue historique, architecture)
	g) <u>système</u>	(type, norme, discours)

Notes

¹ [Note du traducteur : Le présent texte est une traduction-création singulière que nous avons réalisée, d'une part, à partir de la version anglaise (*My Saussure*, article publié dans : « Saussure and Linguistics Today », édité par Tullio de Mauro et Shigeaki Sugeta chez Bulzoni à Rome, 1995) et de la version espagnole (« Mi Saussure », article publié dans : *Actas do IV Congresso Internacional da língua galego-portuguesa na Galiza. Em homenagem a Ferdinand de Saussure*, Vigo : Université de

Vigo, 1996), versions rédigées avec des variations par l'auteur ; d'autre part, à partir de notes écrites en français de la main d'Eugenio Coseriu, notes manuscrites qui nous ont été transmises en partie tapées à la machine par notre ami Paul-Reinhard Meisterfeld, que nous remercions très cordialement. Par ces notes, Eugenio Coseriu fut durant ce travail encore à nos côtés, et la méthode de traduction fut celle que tous deux nous avions si souvent employée ces dernières années (cf. par exemple, *L'homme et son langage*, Louvain : Peeters, Bibliothèque de l'Information Grammaticale, 46, 2001). Me manquèrent naturellement la chaleureuse présence d'Eugenio Coseriu, les mimiques, le regard et le sourire qui apparaissaient à la fin de chaque phrase traduite toutes les fois que, après une longue réflexion, de nombreuses digressions et propositions échangées, nous avions enfin tous deux, en une complicité humaine remarquable, la conviction d'avoir bien fait notre travail. Fin de la note du traducteur]

- 2 Voir aussi le tableau synoptique que nous avons présenté à la fin de l'article. Les termes en italiques réfèrent à ce qui est exclu par la linguistique structurale ; les termes soulignés à ce qui représente son objet réel. On notera que, même si cela ne change rien au contexte fondamental des distinctions, dans les travaux classiques de Coseriu concernant la sémantique structurale (cf. p.ex. le résumé de E. Coseriu & H. Geckeler 1981, *Trends in Structural Semantics*, Tübingen : Narr, p. 55), les sept distinctions commencent par celle qui est présentée ici comme deuxième ; de même, la distinction entre désignation et signification, comprise dans le présent travail dans la deuxième, y apparaît encore de façon séparée comme septième distinction.
- 3 Je crois que c'est ce que voulait dire Saussure lorsqu'il affirme que les mécanismes langagiers mis en œuvre par le sujet parlant sont inconscients.
- 4 En accord ici avec ce que note Saussure au sujet de l'analogie.
- 5 Car le langage n'est jamais à proprement parler celui d'un individu pris isolément, mais toujours et déjà celui d'autres sujets parlants, ainsi que l'affirment aussi Pagliaro et, avant lui, Humboldt.